

l'Argus
de la
presse

PARIS

COPIE INTERDITE SANS AUTORISATION DU CFC

PERSPECTIVES

BHL, «vendeur d'idées»

Le dernier livre-événement de l'écrivain français Bernard-Henri Lévy, qui dit avoir traversé les États-Unis sur les traces de Tocqueville, a été durement critiqué aux États-Unis et en France. À l'heure du Salon du livre de Paris où la Francophonie est à l'honneur, toute cette affaire mérite un regard québécois.



n vante souvent la prescience de Tocqueville (1805-1859), mais jamais aurais-je pu me douter qu'il eût prévu jusqu'à l'existence de l'écrivain français Bernard-Henri Lévy. «Les littératures démocratiques fourmillent toujours de ces auteurs qui n'aperçoivent dans les lettres qu'une industrie, et, pour quelques grands écrivains qu'on y voit, on y compte par milliers des vendeurs d'idées», écrit-il dans *De la démocratie en Amérique* (tome II, première partie, chapitre XIV).

«Vendeur d'idées»: comment qualifier autrement l'auteur d'*American Vertigo* (Grasset), livre-subterfuge de 500 pages, prétexte à une orchestration médiatique transatlantique visant à assurer à son auteur quelques parts de marché supplémentaires aux États-Unis.

Depuis ses débuts dans la carrière, l'écrivain a toujours su, de livre en livre, instrumentaliser deux choses: les auteurs du passé et une «grande cause» actuelle. BHL à Sarajevo, au cœur des Balkans en feu des années 90, c'était, disait-il, le digne continuateur du Malraux de la guerre d'Espagne. Après un retentissant échec au cinéma (il réalisa *Le Jour et la Nuit* il y a 10 ans) il s'avouera tenté, dans *Comédie* (1997),

VOIR PAGE A 8: BHL

BHL

SUITE DE LA PAGE 1

de se cacher sous des pseudonymes. Pour échapper à la «caricature médiatique» qu'il était devenu, l'envie lui prit de mimer Pessoa ou encore Romain Gary, dissimulé sous Emile Ajar. Mais non, écrivait-il sans rire, «le rôle est déjà pris; la case déjà occupée», phrase trahissant au reste l'immodestie effarante d'un homme obsédé par une «case» qu'il espère occuper dans les Lagarde et Michard du futur. Quand, en 2002, il

se rend dans les cinq «trous noirs» de la planète (Burundi, Angola, Sri Lanka, Sud-Soudan, Colombie), il devient alors continuateur, nous expliqua-t-il avec emphase, de Michel Foucault; celui, journaliste, des grands reportages sur la révolution islamique iranienne de 1979. Quant aux livres de BHL sur Sartre ou sur le journaliste américain Daniel Pearl exécuté par des terroristes islamistes, ce qu'on en dit donne l'impression de détournements, voire de vols, d'identité: vampirisme, greffes de visage littéraires?

Il n'est pas difficile de l'admettre, le «vendeur d'idées» réussissait, dans plusieurs de ses livres (surtout dans celui sur les «trous noirs»), à répondre à certaines attentes. Dire qu'il ne «pense pas» ou qu'il «n'est pas philosophe», comme on a pu l'entendre la semaine dernière dans les médias, c'est sans doute céder à la haine malsaine du «maudit Français cultivé». C'est nier ce qui, même dans les produits les mieux mis en marché, permet de satisfaire réellement le consommateur. Et cela va, dans bien des anciens opus de BHL, au-delà du cynisme du type «même le fast-food nourrit».

Malbouffe

Mais ici, dans *American Vertigo*, on ne peut pratiquement trouver que malbouffe, que calories vides. Certes BHL y nuance certains préjugés français à l'égard de «l'Amérique»: ne sont pas si obèses; ont quelque chose comme un filet social, etc. Son épilogue de 100 pages contient une réflexion stimulante bien qu'avortée sur le choc Huntington-Fukuyama. Quelques remarques justes sur Walzer. Mais, au total, l'honneur que lui a fait un grand magazine d'idées américain, *The Atlantic Monthly*, d'une «commande»

de textes «sur les traces de Tocqueville» lui est monté à la tête et semble avoir déchaîné chez lui les pires instincts commerciaux et narcissiques. Ce «vendeur d'idées» a sauté avec empressement sur ce joint-venture inespéré. Tocqueville? Je le connais peu, «je l'ai rencontré tard», avoue-t-il, mais «ce n'est pas grave», laisse-t-il entendre. Dans une ère touristique et festive, le circuit organisé à travers des curiosités américaines fera illusion.

Tocqueville, jeune aristocrate du XIX^e siècle, inconnu au moment de *De la démocratie en Amérique*, homme studieux, âme perspicace, mit cinq ans à écrire chacun des deux tomes de son œuvre maîtresse. Avec quelle douleur le voit-on servir de pur prétexte à un boomer français accroché à son portable sur la banquette arrière d'une «limo». BHL ne le connaît pas, le cite de manière incidente et commet à son sujet des erreurs d'interprétation et même de fait (une des seules fois où BHL parle d'un chapitre précis de *De la démocratie en Amérique*, sur la «constitu-

tion fédérale», il s'y réfère comme le chapitre VIII du «deuxième livre», alors qu'il se trouve dans le premier. En outre, BHL s'entête à parler de «dictature de la majorité»; la formule tocquevillienne était plutôt «tyrannie de la majorité»). Dans les quelque 500 pages de cet interminable traversée, c'est sur l'autoroute, cliché kerouacque, que BHL renvoie une seule fois de manière explicite à la réflexion tocquevillienne sur l'égalité. Contrairement à ce qui se passe en Europe, constate-t-il, «les deux voies», ici, sont «à égale vitesse. Rapides et lents, gros et petits, et donc riches et pauvres, puissants et faibles, dans la file de leur choix. [...] de la démocratie automobile en Amérique!». Dire que ce «produit» caracole en tête dans les palmarès américains et français! Mais l'important, c'est de vendre, n'est-ce pas? De toute façon, «dans les temps de démocratie, le public agit souvent avec les auteurs comme le font d'ordinaire les rois avec leurs courtisans; il les enrichit et les méprise», écrit encore Tocqueville.

Ce dernier avait fait tout sauf un carnet de voyage. Il ne se mettait par ailleurs jamais en scène dans ses livres, contrairement à notre bellâtre à la chemise échancrée. Jeune et anonyme, Tocqueville n'aurait jamais pensé à frapper à la porte des grands Américains de son époque; rencontres qui, de toute façon, ne révèlent à peu près rien sur un pays. Franchement, franchement, que nous apprennent les interviews de BHL avec les stars comme Sharon Stone ou Warren Beatty sur «l'Amérique» d'aujourd'hui? À quoi lui sert-il de faire un éloge dégoulinant d'Hillary Clinton sinon parce qu'il rêve d'obtenir un gros retour sur investissement si jamais elle accède à la Maison-Blanche?

Et le Bas-Canada?

Comment peut-il aussi prétendre avoir marché

dans les traces de Tocqueville alors qu'il n'a pas daigné toucher mot de ce que sont devenus ces «détris d'un peuple ancien», les habitants du Bas-Canada? En ces heures où l'on se questionne à Paris sur la notion même de «Francophonie», où il faut de toute urgence penser le «défi français», selon l'expression de Christian Dufour, il eût été intéressant, qui sait, que ce philosophe hexagonal s'interroge, à partir de remarques pénétrantes de Tocqueville, sur notre bateau commun. Il aurait pu du coup rencontrer un «certain Gérard Bouchard» (pour reprendre sa méprisante formule à propos de l'historien québécois, au moment du débat autour de l'embauche d'Alain Juppé par l'ENAP) et discuter avec lui des «pays neufs» et vieux. S'interroger aussi sur Kerouac, ce Franco-Américain! Non, en ces matières, BHL se veut un strict voltairien: il n'y a ici que «quelques arpents de neige». Voltaire est excusé, il vivait au XVIII^e siècle. Tocqueville, lui, en 1831, n'avait eu besoin que de faire une courte visite de quelques jours à Montréal et à Québec pour comprendre que, par-delà nos congères, il y avait ici des enjeux pour nous, pour le continent et pour la France: «Nous arrivons au moment de la crise. Si les Canadiens ne sortent pas de leur apathie, d'ici à vingt ans, il ne sera plus temps d'en sortir. Tout annonce que le réveil de ce peuple approche. Mais si dans cet effort les classes intermédiaires et supérieures de la population canadienne abandonnent les basses classes et se laissent entraîner dans le mouvement anglais, la race française est perdue en Amérique. Et ce serait en vérité dommage, car il y a ici tous les éléments d'un grand peuple. Les Français d'Amérique sont aux Français de France ce que les Américains sont aux Anglais.»

Voilà des phrases regorgeant de sujets de dissertation française, non? Mais, me répondrez-vous, aucune idée vendable dans les grands marchés. Vous avez bien raison.



Antoine
Robitaille

arobitaille@ledevoir.com